



Histoire de l'éducation

114 | 2007

Pédagogies de l'histoire

Des femmes écrivent l'histoire. Auteurs féminins et masculins des premiers livres d'histoire pour la jeunesse (1750-1830)

Women Write History. The Female and Male Authors of the First History Books for Young People (1750-1830)

Frauen schreiben Geschichte. Weibliche und männliche Autoren der ersten Geschichtsbücher für die Jugend (1750-1830)

Mujeres escriben la historia. Autores femeninos y masculinos de los primeros libros de historia para la juventud (1750-1830)

Isabelle Havelange



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1245>

DOI : 10.4000/histoire-education.1245

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2007

Pagination : 25-51

ISBN : 978-2-7342-1095-5

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Isabelle Havelange, « Des femmes écrivent l'histoire. Auteurs féminins et masculins des premiers livres d'histoire pour la jeunesse (1750-1830) », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 114 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1245> ; DOI : 10.4000/histoire-education.1245

DES FEMMES ÉCRIVENT L'HISTOIRE
Auteurs féminins et masculins des premiers livres
d'histoire pour la jeunesse
(1750-1830)

par Isabelle HAVELANGE

La littérature de jeunesse se développe à partir des années 1750, accompagnant le bouleversement intellectuel qui remet en question l'équilibre scolaire établi depuis près de deux siècles. Ce courant novateur porte le souci de produire des ouvrages mieux adaptés à l'enfance. Peu à peu, aux formes traditionnelles du livre pédagogique (rudiments et contes de la « Bibliothèque bleue », classiques de collège, colloques scolaires ou livres *ad usum Delphini*) s'ajoutent des ouvrages d'un type neuf. Destiné à être utilisé dans un cadre éducatif souvent imprécis, familial ou scolaire, ce corpus inclut à la fois du « récréatif » et de l'« instructif » : de nouveaux livres d'instruction voisinent avec des ouvrages de morale, de piété, des histoires édifiantes ou initiatiques, des voyages, des récits d'aventures, ou encore avec des « magasins » réunissant une série d'extraits de tous les genres. On ne s'intéressera ici qu'aux livres exclusivement consacrés à l'histoire (1).

(1) Il n'était pas envisageable de recenser dans cet article tous les ouvrages historiques écrits pour la jeunesse entre 1750 et 1830. En revanche, il était possible d'essayer de cerner le nombre de leurs auteurs. 147 noms ont été repérés jusqu'ici, dont près des trois quarts figuraient dans le *Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique* de Christian Amalvi, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001. Parmi ces auteurs, 34 ne figurent pas dans ce répertoire. Ce sont Acher (Nicolas), Aubert (abbé Jean-Louis), Balland (Eugène-Amédée), Bescher (René-François), Bouis (Bon de), Bourdon (Léonard), Breton de La Martinière (Jean-Baptiste-Joseph), Caron (Louis-Aimé), Carron (abbé Guy-Toussaint-Julien), Deperthes (Jean Louis Hubert Simon), Fournier (sans prénom), Fréville (Anne-François-Joachim), Gérard (abbé Philippe-Louis), Grace (Thomas-François de), Guillard de Beurieu (Gaspard), Jumel (abbé Jean-Charles), Koch (Christophe-Guillaume), Laborde (Jean-Benjamin de), Laplace (Pierre-Antoine de), Lemaire (Henry Jeanmaire, dit), Lionnois (Jean-Jacques Bouvier, dit abbé), Luneau de

Domaine littéraire mineur, ce genre d'écrits est par ailleurs un laboratoire où l'on voit émerger peu à peu une conception nouvelle de la conscience historique et du monde. Elle permet une expérimentation assez libre où la place des femmes (auteurs et lectrices) est importante, quoique méconnue. Car le débat pédagogique des Lumières, nourri des idées de Rousseau, a remis en cause la formation féminine traditionnelle dans les couvents au profit de l'éducation au for familial. S'exprime alors la demande d'une instruction plus solide pour les filles, que les pédagogues souhaitent voir mieux assumer leurs responsabilités maternelles : ce n'est qu'à des femmes bien préparées que l'on peut confier la formation des enfants de la nation.

Les études féminines s'ouvrent à l'histoire. Jointe à la géographie et à la grammaire, (française et non latine, bien sûr), celle-ci participe désormais à une formation générale du goût, de l'esprit et des mœurs qui doit permettre aux futures mères de mieux prendre la mesure de l'importance de leurs devoirs et de mieux les assumer, tout en leur assurant des lectures agréables. Il faut des livres neufs pour assurer cette formation nouvelle. Des auteurs masculins et féminins répondent à cet appel. Les ouvrages d'histoire écrits par des femmes – minoritaires – ont été mis en regard de livres du même type dus à des auteurs masculins, choisis parmi les plus connus. L'étude de cet échantillon d'une vingtaine de titres permet d'illustrer l'évolution respective de la production historique pour jeunes gens et pour jeunes demoiselles. Elle a été l'occasion de se demander qui étaient les femmes qui ont participé à la production d'une littérature historique pour la jeunesse pendant la période envisagée.

Boisjerman (Pierre-Joseph-François), Marchant de Beaumont (François-Marie), Mir (sans prénom), Moreau (Jacob-Nicolas), Philibert (sans prénom), Raynal (Guillaume-Thomas-François), Ségur (Louis-Philippe, comte de), Sabbathier (François), Tailhe ou Tailhié (abbé Jacques), Thibaudeau (Antoine-Clair), Vauvilliers (Jean-François).

Nous n'avons pas compté les traductions, ni les rééditions ou les adaptations, même quand elles traversent toute la période étudiée : par exemple, *L'Instruction sur l'histoire de France* de l'abbé Claude Le Ragois, publiée à Paris en 1686, est rééditée jusqu'en 1877 ! Le phénomène de métamorphose des ouvrages, examiné sous l'angle de la bibliographie matérielle et de l'histoire de l'édition, serait en soi l'objet d'une autre étude.

I. UNE NOUVELLE ÉTUDE POUR LES DEUX SEXES

Au XVIII^e siècle, la notion d'histoire n'a rien de la cohérence qu'elle présente aujourd'hui, ni du point de vue de l'érudition, ni du point de vue de l'instruction, où elle n'existe pas encore en tant que discipline constituée. Dans les petites écoles, l'histoire sainte fait partie intégrante des premiers apprentissages, servant à l'acquisition de la lecture aussi bien qu'à une première acculturation historique. Dans les collèges, réservés aux garçons, l'histoire ancienne s'intègre traditionnellement à l'enseignement humaniste en latin, sans avoir de finalités propres : les commentaires historiques et géographiques des professeurs de grammaire ou de rhétorique apportent simplement les précisions nécessaires à la compréhension des textes anciens. Par ailleurs, la valeur exemplaire du passé, conçue comme un réservoir de modèles, prolonge les *exempla* du Moyen Âge et se maintient tout au long de l'Ancien Régime. Parallèlement se multiplient les abrégés rédigés en français qui, depuis la fin du XVII^e siècle, offrent un condensé du savoir historique à un public plus large que la seule élite aristocratique (1).

1. Des aspirations nouvelles

Dans le débat d'idées qui prend place après l'expulsion des Jésuites (1762), les parlementaires plaident pour que l'histoire et la géographie occupent dans l'éducation une place centrale (2), se faisant l'écho d'un souhait plus général et plus ancien (3). La Chalotais, procureur général au Parlement de Bretagne (4), souhaite qu'on

(1) Annie Bruter, « Les abrégés d'histoire sous l'Ancien Régime en France (XVII^e-XVIII^e siècles) », in Jean-Louis Jadoulle (dir.), *Les manuels scolaires d'histoire. Passé, présent, avenir*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 2005, pp. 11-31.

(2) Dominique Julia, « Une impossible réforme : le changement du cursus dans la France du XVIII^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 47-48, 1983, pp. 53-76.

(3) Bernard Gasperrin, *La représentation de l'histoire de France dans l'historiographie des Lumières*, Lille, Service de publication des thèses, 1982, 2 vol., chap. 1 : « L'enseignement », t. I, pp. 17-69.

(4) La Chalotais, magistrat breton (1701-1785), est nommé avocat général au Parlement de Bretagne en 1730 et procureur général en 1752. Ennemi farouche des Jésuites, il présente au Parlement un mémoire sur les constitutions de l'ordre qui contribue à la suppression de celui-ci en France. En 1763, il publie un *Essai d'éducation nationale* dans lequel il propose un plan d'éducation destiné à se substituer à celui des Jésuites.

enseigne l'histoire aux enfants avant même l'âge de dix ans, demandant qu'on compose pour eux « des histoires de toute nation, de tout siècle, et surtout des siècles derniers » (1). Un autre parlementaire, Guyton de Morveau (2), propose d'établir dans tous les collèges un cours particulier d'histoire, pourvu qu'il soit dominé par une visée morale (3). Mais l'autonomisation de cette matière, donc sa dissociation d'avec la rhétorique, ne va pas de soi pour les professeurs de rhétorique des collèges parisiens qui, même s'ils en approuvent le principe, ressentent les contraintes de travail et d'horaire engendrées par l'insertion d'une nouvelle matière comme une mise en péril de la culture telle qu'ils l'enseignent (4). Constituée en « genre à part », l'histoire n'est donc pas encore intégrée au programme de leurs classes : elle ne s'étudie qu'en cours particulier.

En dehors de Paris, l'histoire, à la fin de l'Ancien Régime, s'est souvent taillé une place à côté de l'art oratoire dans différents collèges du royaume, comme l'attestent les exercices publics (5). Par ailleurs, avec la création des écoles militaires préparatoires en 1776 se met en pratique un programme intellectuel novateur, où la part de l'apprentissage du latin et de la rhétorique se réduit au profit de l'histoire et de la géographie.

L'intensité du besoin d'histoire ressenti par la société française du XVIII^e siècle, révélée par les propositions des pédagogues et théoriciens – propositions qui se matérialisent dans certains établissements –, se manifeste aussi par le développement de fait, spontané et multiforme, d'un nombre important d'ouvrages d'histoire destinés

(1) Louis-René de Caradeuc de La Chalotais, *Essai d'éducation nationale, ou plan d'études pour la jeunesse*, s.l., 1763, consulté dans l'édition de Robert Grandroute, Paris/Saint-Étienne, CNRS Éditions/Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1996, p. 58.

(2) Guyton de Morveau, chimiste et savant, magistrat et homme politique (1737-1816), est avocat général au Parlement de Bourgogne de janvier 1762 jusqu'à la Révolution.

(3) Louis-Bernard Guyton de Morveau, *Mémoire sur l'instruction publique*, Paris, 1764, cité par Jean Chassaing et Jean-François Morange, *Le Mouvement de réforme de l'enseignement en France : 1760-1798*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 45.

(4) Roger Chartier, Marie-Madeleine Compère, Dominique Julia, *L'Éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, SEDES, 1976, pp. 196-199 ; Bernard Gresperrin, *op. cit.*

(5) *Id.*

aux différentes formes d'éducation existantes : collèges, écoles militaires, pensions, éducation familiale, formation princière, autodidaxie, etc. Parmi ces ouvrages, certains s'adressent exclusivement aux garçons, d'autres ne sont écrits que pour les filles ; d'autres encore se présentent comme destinés aux deux sexes.

2. Des ouvrages historiques pour les filles

C'est la nouvelle « littérature de jeunesse », telle qu'elle a été décrite plus haut, qui se fait le vecteur de la diffusion des connaissances historiques auprès des filles, qui représentent désormais un secteur nouveau du marché éditorial. Quelque deux cents ouvrages sont écrits à leur intention entre 1750 et 1830 : vingt d'entre eux concernent l'histoire (1). Ce nombre, très inférieur, certes, à celui des ouvrages d'histoire destinés aux garçons, témoigne de l'importance grandissante dont est investie l'éducation féminine. L'approche reste superficielle : le caractère d'utilité de l'histoire reconnu pour les futurs serviteurs de l'État ne peut concerner les jeunes filles. Pour elles, c'est la finalité familiale, sociale et mondaine qui prévaut, associée à un but avant tout moral et religieux, et secondairement culturel et récréatif. Seuls Saint-Cyr et quelques établissements d'exception vont au-delà : l'étude de la bibliothèque de l'établissement royal confirme la part importante qui y est réservée à l'histoire (2).

Les auteurs de ces vingt livres d'histoire pour les filles comptent huit hommes et dix femmes à côté de deux anonymes. Des hommes ayant écrit des ouvrages d'érudition historique, des abrégés, des vies d'hommes célèbres ou des livres d'histoire à l'usage de la jeunesse, la chose est connue. Il est plus étonnant de voir que, pendant la même période, dix ouvrages portent des signatures féminines (3).

(1) Isabelle Havelange, *La littérature à l'usage des demoiselles, 1750-1830*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris, EHESS, 1984, 399 p.

(2) Hélène Jacquemin, *Livres et jeunes filles nobles. L'exemple de la Maison royale de Saint-Louis de Saint-Cyr (1686-1793)*, maîtrise d'histoire sous la dir. d'Anne-Marie Cocula et Dominique Picco, université de Bordeaux III, année 2004-2005, p. 129. La troisième partie de cette étude est consacrée à l'enseignement de l'histoire à Saint-Cyr.

(3) La moitié d'entre elles ne figure pas dans le répertoire d'Amalvi : Marie Leprince de Beaumont, Adélaïde Dufrénoy, Mélanie de Boileau, M^{mes} Baudin et Bastard de Saulieu (les deux dernières sont inconnues des biographes).

Le premier abrégé d'histoire à l'usage des demoiselles est dû à M^{me} Leprince de Beaumont (1711-1780). Cette gouvernante française d'enfants de nobles familles anglaises a écrit quelque soixante-dix volumes (ouvrages d'éducation, contes, romans, fictions morales, etc.), qui tous ont connu de nombreuses réimpressions. Sa position londonienne, dans un siècle très anglophile, n'est pas seule à expliquer son succès. Consciente de l'insuffisance de la formation des mères et des gouvernantes, elle propose des ouvrages qui s'adressent autant aux éducatrices qu'aux enfants dont elles ont la charge.

C'est le cas de l'*Éducation complète, ou abrégé de l'histoire universelle, mêlé de géographie et de chronologie*, qu'elle fait paraître à Amsterdam en 1753. Destinée à des fillettes âgées de huit à dix ans et aux « personnes du sexe » en général, cette *Éducation complète* présente l'histoire ancienne, celle de l'Égypte, des Carthaginois et des Romains. Plus qu'à la nouveauté des contenus, sa particularité pédagogique tient au fait qu'il s'agit du premier livre d'histoire écrit par une femme pour les filles. M^{me} Leprince de Beaumont, à la manière de beaucoup d'auteurs d'abrégés, s'appuie en effet sur une autorité reconnue, en l'occurrence Rollin, qu'elle met à la portée des jeunes filles. Sa technique pédagogique, expérimentée auprès de ses jeunes élèves, est ainsi présentée dans une recension des *Annonces, affiches et avis divers* de 1755 :

Son ouvrage est divisé par leçons ; chaque leçon est composée de demandes et de réponses à l'instar du *Catéchisme historique* de M. Fleury ; les demandes et les réponses sont suivies d'un récit sommaire des faits qui demandent une explication. Les réflexions viennent ensuite, et la leçon est terminée par une indication des traits qui méritent d'être rapportés. Ainsi cet abrégé qui est très bien fait, doit marcher avec l'histoire ancienne de M. Rollin et n'est destiné qu'à la rendre plus utile (1).

D'autres éditions suivront celle de 1753, dont celle de Lyon en 1762 : un exemplaire de cette édition lyonnaise, conservé à la Bibliothèque nationale de France, possède une reliure aux armes de Marie-Antoinette (2) (mais l'ouvrage n'apparaît pas dans le catalogue que Jacob-Nicolas Moreau, depuis peu bibliothécaire de la toute jeune dauphine, publie en 1770 pour la guider dans ses lectures histo-

(1) *Affiches, annonces et avis divers*, mercredi 15 janvier 1755, p. 9.

(2) Lyon, chez les Frères Duplain, rue Mercière, 1762, avec Approbation et privilège du roi, 3 vol.

riques) (1). En 1763, l'*Abrégé* de M^{me} Leprince de Beaumont est encore publié à Londres sous le titre d'*Éducation complète ou abrégé de l'histoire universelle; mêlée de géographie, de chronologie, à l'usage de la famille de S.A.R. la Princesse de Galles* (2). Une nouvelle édition paraît à Amsterdam en 1785, soit cinq ans après la mort de l'auteur, une autre en 1791 à Berlin (3). Il serait évidemment intéressant d'en connaître les tirages. La dernière édition retrouvée date de 1825 (4).

Neuf ans après celui de M^{me} Leprince de Beaumont est publié, en 1762, un *Traité d'étude pour les jeunes demoiselles qui veulent apprendre la géographie et l'histoire* (5). L'ouvrage, anonyme, semble destiné à une institution privée pour filles (il existe des livres du même genre pour les garçons à côté de la production destinée aux collègues et établissements militaires : il apparaît effectivement à cette époque des établissements privés offrant un cursus moderne sans latin qui inclut l'histoire) (6). Le livre est dédié à Madame Royer, supérieure des Sœurs de Passy ; l'établissement tenu par cette congrégation reste non identifié (7).

Les méthodes se cherchent. L'auteur présente l'ouvrage comme le résultat d'une expérimentation pédagogique et le fait passer, dans l'introduction, comme ayant été réalisé par les élèves :

Nous avons montré nos cahiers à nos maîtresses, qui ont eu la bonté de les parcourir avec attention. Elles ont beaucoup loué notre travail, et nous ont exhortées à le faire imprimer, en nous assurant qu'il pourrait servir à

(1) *Bibliothèque de madame la Dauphine. N° 1. Histoire*, Paris, Saillant et Nyon, 1770.

(2) Londres, J. Nourse, 1763, 3 vol.

(3) *Éducation complète ou abrégé d'histoire universelle*, Berlin, Sander, 1791, 3 vol.

(4) Paris, Parmantier, 1825, 4 vol.

(5) À Paris, chez Guyllin, libraire, quai des Augustins, au Lys d'Or, et à Passy, chez Madame Royer, Maîtresse de pension, rue Basse, au-dessus des nouvelles eaux, 1764.

(6) Voir les exemples présentés par Annie Bruter, « Les abrégés d'histoire... », art. cit.

(7) Il ne figure pas dans la liste des établissements parisiens étudiés par Martine Sonnet dans *L'Éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Éditions du Cerf, 1987.

nos petites compagnes dans l'étude de cette science ; et pour nous y engager plus fortement, elles ont bien voulu nous aider de leurs lumières. Ce sont elles qui ont mis l'ordre que vous voyez régner dans ce petit ouvrage [...] Tout y est simple, tout y est précis. C'est ce qu'on pouvait attendre de personnes de notre âge (1).

L'ouvrage, qui ne précise pas l'âge en question, est divisé en quatre parties, dont les deux dernières sont consacrées à l'histoire sainte et l'histoire ancienne, présentées en une série de courts extraits (ou leçons). L'auteur opte pour une formule pédagogique qui se démarque de la présentation catéchistique de Madame Leprince de Beaumont :

[...] pour remédier à un inconvénient qui n'est que trop ordinaire dans les livres qui sont en forme de dialogue, savoir, que les enfants apprennent la demande en même temps que la réponse, et que tout le fruit qu'ils retirent pour l'ordinaire se réduit à une routine de mots, où la mémoire a beaucoup plus de part que le jugement, elles ont eu attention de séparer les demandes d'avec les réponses, et de les mettre au bas de chaque page avec un chiffre qui a rapport à celui de la réponse, et une lettre de l'alphabet pour les notes qui regardent l'histoire de France ou quelqu'autre sujet aussi important. Par ce moyen, nous ont-elles dit, l'histoire ne se trouve pas interrompue à tout instant, et l'enfant qu'on interroge est obligé de réfléchir pour répondre, ce qui lui forme le jugement et l'esprit (2).

À côté de ces ouvrages adressés aux filles sont publiés des livres d'histoire destinés aux deux sexes, dont certains ont également une femme pour auteur.

3. Des livres d'histoire pour les deux sexes

En 1766, M^{lle} d'Espinassy, qui avait publié auparavant un *Essai sur l'éducation des jeunes demoiselles* (3), met l'histoire nationale à leur portée avec le *Nouvel abrégé de l'histoire de France à l'usage des jeunes gens* (4) qu'elle dédie à la reine : comme le signale ironi-

(1) *Traité d'études pour les jeunes demoiselles... op. cit.*, pp. IV-V.

(2) *Ibid.*, pp. VI-VII.

(3) Paris, B. Hochereau, 1764.

(4) M^{lle} d'Espinassy, *Nouvel abrégé de l'histoire de France à l'usage des jeunes gens*, Paris, Saillant et Beauvais, 1766-1771, 7 vol.

quement la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* (1), c'est un gage d'orthodoxie !

L'histoire ancienne est le domaine des lettrés, mais l'histoire de France renforce le sentiment national et appartient à tous. Dans le débat des années 1760 concernant l'instruction, elle est encouragée par les parlementaires, qui la préfèrent à celle de l'Antiquité ou à celle des pays étrangers : comment les enfants peuvent-ils connaître le nom des consuls de Rome et ignorer celui des rois de France (2) ? Prenant position face à la nécessité et l'utilité de la connaissance de l'histoire pour les filles, M^{lle} d'Espinassy offre son ouvrage aux deux sexes :

Les femmes ne sont point exclues de cette sorte de science. Si elles ne sont point appelées aux charges du gouvernement civil et militaire, si leur sexe les éloigne des grandes places, ne sont-ce pas elles du moins qui forment les premières idées de cet homme, que sa naissance ou son mérite y appelleront un jour ? Une mère pusillanime formera difficilement un fils héros : l'élévation de l'âme est également nécessaire aux deux sexes ; la lecture de l'histoire, les fruits que l'on en peut retirer leur sont également utiles (3).

L'âge des lecteurs n'est pas précisé dans l'ouvrage (mais dans son *Essai sur l'éducation des demoiselles*, l'auteur faisait démarrer l'étude de l'histoire nationale à douze ans pour les filles) (4). Les sept volumes qui le composent, forts de plus de 3 000 pages, s'appuient cette fois sur l'abbé Paul-François Velly (1690-1759) et son continuateur (5) :

(1) « Je ne sais ce que c'est que M^{lle} d'Espinassy. Son projet est de nous donner la carcasse de l'histoire de l'abbé Velly et de Villaret, mais à quoi bon cet élagage, puisque nous avons l'*Abrégé* de M. le président Hénault. Ce nouvel abrégé est dédié à la reine : ainsi, on peut compter sur son orthodoxie » (15 janvier 1766).

(2) Bernard Groperrin, *op. cit.* ; Jean Morange et Jean-François Chassaing, *op. cit.*, pp. 45-46.

(3) M^{lle} d'Espinassy, *op. cit.*, Préface, pp. XIV-XV.

(4) « Il faut qu'elle apprenne l'histoire de son pays ; il y a pour cela des abrégés qui sont fort bons » : Mademoiselle de *** [d'Espinassy], *Essai sur l'éducation des demoiselles*, *op. cit.*, p. 37. Après seize ans viendra la lecture d'autres livres d'histoire.

(5) Paul-François Velly (l'abbé), *Histoire de France, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV*, Paris, Desaint et Saillant, puis Saillant et Nyon et Vve Dessaint, 1755-1786, 30 vol. et 1 vol. de portraits des rois de France.

Je ne prétends point me donner le titre d'historienne ; je ne suis que son écho ; je l'abrège et l'élague, voilà tout (1).

Cette histoire chronologique des rois de France depuis Pharamond s'arrête en 1548. Peut-être M^{lle} d'Espinassy comptait-elle aller plus loin : c'est du moins ce que laisse entendre l'« Approbation » présente à la fin du septième volume, paru en 1771 (2). Le livre se présente comme un instrument d'apprentissage puisqu'une table des matières de près de 20 pages pour chaque volume reprend chronologiquement l'essentiel des chapitres :

On a regardé cette table comme un extrait de l'extrait même et on croit que l'on pourrait en tirer un grand avantage de le faire apprendre par cœur, ou du moins de le faire lire avec tant d'attention qu'il se pût graver dans la mémoire ; ce qui donnerait une grande facilité pour retenir toute l'histoire (3).

D'autres ouvrages parus peu auparavant se rangent dans la catégorie des livres explicitement écrits « pour la jeunesse des deux sexes », tels le *Cours d'histoire et de géographie universelle* de Luneau de Boisjermain (4) ou *Les traits de l'histoire universelle, sacrée et profane* de l'abbé Aubert (5). Ils fleurissent dès les années 1760 jusque

(1) M^{lle} d'Espinassy, *op. cit.*, Préface, p. XVII.

(2) « J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le septième volume de l'*Abrégé de l'histoire de France*, par mademoiselle d'Espinassy ; la manière dont cet ouvrage est exécuté le distingue avantageusement des autres de ce genre, et me semble en faire désirer la continuation. Fait à Paris, ce 16 juin 1771. Signé Arnoult ».

(3) M^{lle} d'Espinassy, *op. cit.*, p. 531.

(4) Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain, *Cours d'histoire et de géographie universelle convenable aux deux sexes, à tous les âges, et aux différentes formes d'éducation*, Paris, Grangé, 1760.

Né à Issoudun en 1732, Luneau de Boisjermain professe d'abord les humanités au collège des jésuites de Bourges. Il vient ensuite à Paris où il donne des cours publics de grammaire, d'histoire et de géographie. Il se consacre également à des travaux littéraires et particulièrement à la rédaction d'ouvrages d'éducation. Ses activités éditoriales lui valent l'inimitié de la corporation des libraires, contre laquelle il luttera jusqu'à la fin de sa vie en 1801 : cf. John Lough, « Luneau de Boisjermain v. the publishers of the Encyclopédie », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 1963, vol. 23, pp. 115-177.

(5) L'abbé Jean-Louis Aubert (1731-1814) publie *Les traits de l'histoire universelle, sacrée et profane, d'après les plus grands peintres et les meilleurs écrivains, dédiés à Mgr. le duc de Bourgogne. Ouvrage destiné principalement à l'éducation de la jeunesse et propre encore à l'instruction ou à l'amusement des personnes de tout âge et de tout sexe, qui veulent avoir des notions de l'histoire, et offrant en outre aux jeunes artistes d'excellents modèles de composition et de dessin par le sieur Le Maire*,

dans la première moitié du XIX^e siècle et sont destinés à un enseignement sans latin, donc donné en dehors des collèges. Le nombre de ces ouvrages d'histoire « à l'usage des deux sexes » est, une fois de plus, impossible à quantifier dans le cadre de cet article. Des titres explicites ont permis de repérer une quinzaine d'auteurs, essentiellement masculins (1). La lecture des préfaces en élargirait certainement le nombre. Ces ouvrages rendent peu à peu possible l'idée d'un enseignement historique identique pour les filles et pour les garçons.

4. Plutarque au féminin

Les abrégés chronologiques ne sont pas les seuls vecteurs de diffusion de l'histoire au XVIII^e siècle. S'ils organisent la matière historique en un contenu progressivement devenu « enseignable » tel que nous le connaissons aujourd'hui, ils voisinent avec des livres qui illustrent une autre fonction essentielle de l'histoire, sa fonction morale à la manière de Plutarque.

La Chalotais, on l'a vu, désire qu'on compose des livres d'histoire pour les enfants. À cet âge, dit-il, l'histoire a essentiellement une valeur morale, qui pourrait être illustrée par des « vies exemplaires » mises à leur portée. À côté des histoires « de toute nation, de tout

graveur, Amsterdam/Paris, Fouquet le jeune/Le Maire, 1760-1762, 4 vol. Le détail de toutes ces gravures est intégralement repris dans la base iconographique présentée par Françoise Huguet sur le site du Service d'histoire de l'éducation (INRP/ENS) : « L'iconographie dans les ouvrages pour l'enfance et la jeunesse, de Gutenberg à Guizot » (<http://www.inrp.fr/she/lej/index.htm>).

Jean-Louis Aubert, dit l'abbé Aubert, est né à Paris le 15 février 1731. Élève au collège de Navarre, il choisit la voie ecclésiastique, reçoit la tonsure, mais se détourne de la prêtrise et entreprend une carrière littéraire comme journaliste et auteur de fables. En 1773, il est nommé professeur de littérature française au Collège royal, chaire qu'il occupe jusqu'en 1784. En novembre de la même année, il est nommé censeur royal, poste dans lequel il combat « l'abus de l'esprit philosophique ». Il est également chargé de la police des journaux étrangers. Sous la Révolution il n'est pas inquiété et vit jusqu'en 1814 : cf. Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journalistes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, pp. 26-29.

(1) À côté des auteurs déjà cités, voir l'abbé Pierre Fromageot, Antoine-Hubert Wandelaucourt, ou Thomas-François de Grace. Au XIX^e siècle s'y ajoutent les noms de Mir (pas de prénom), Jean Charles Dominique de Lacretelle, François Collin d'Ambly, Henri Engrand, Pierre-Jean-Baptiste Nougaret, Antoine Caillot, Henry Jeanmaire, dit Lemaire, qui a écrit pour les filles, pour les garçons et pour les deux sexes, Antoine de Saint-Gervais, et enfin M^{me} Mallès de Beaulieu, seule femme de cette liste avec M^{lle} d'Espinassy.

siècle » qu'il souhaite voir apparaître, il voudrait donc qu'on écrive aussi

des vies d'hommes illustres dans tous les genres, dans toutes les conditions, et dans toutes les professions ; de héros, de savants, de femmes et d'enfants célèbres, etc. (1).

Ce vœu est entendu. François Sabbathier (1735-1807), professeur au collège de Châlons-sur-Saône, publie dans cette optique un *Manuel des enfants, ou les maximes des vies des hommes illustres de Plutarque* ; l'ouvrage, distribué sous la forme d'un dictionnaire, est dédié au Dauphin (2).

M^{me} de Genlis suit le même chemin en publiant les *Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes* (3) en 1781. Elle attire alors tous les regards en raison de sa nomination comme « gouverneur » des enfants du duc de Chartres : de ses fils aussi bien que de ses filles. Investie de ce titre hors norme, elle veut s'inscrire dans la lignée des grands précepteurs. Bossuet avait composé des abrégés, Fénelon des dialogues et M^{me} de Maintenon des conversations pour Saint-Cyr. En donnant ses *Annales*, M^{me} de Genlis entend suivre leurs traces, tout en se démarquant des traditionnelles éducations princières où l'histoire était destinée aux seuls futurs gouvernants de la nation. Elle s'adresse « aux gens du monde, aux demoiselles (de six à onze ans) », aussi bien qu'« aux artistes, sculpteurs, peintres et dessinateurs, qui y trouveront de nouveaux sujets d'inspiration » (4). Traditionnel par sa prise de position anti-

(1) Louis-René de Caradec de La Chalotais, *Essai d'éducation nationale...*, op. cit., p. 58.

(2) Avec approbation et privilège. Châlons-sur-Marne, Bouchard, 1769.

(3) Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de Genlis, *Annales de la vertu, ou Cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes*, Paris, M. Lambert & F.J. Baudouin, 1781, 2 vol.

(4) Le « Cours de lecture suivi par Adèle depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de vingt-deux » présenté dans un autre de ses ouvrages, *Adèle et Théodore* (1782), nous apprend que les *Annales de la vertu* est le premier livre d'histoire mis entre les mains de la jeune Adèle après l'histoire sainte. M^{me} de Genlis en fait commencer la lecture à huit ans : « À onze ans, elle savait pour ainsi dire par cœur les *Annales de la vertu* ; d'autant plus que les lanternes magiques et les tapisseries lui en rappelaient chaque jour les traits les plus remarquables », *Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation*, édition critique par Isabelle Brouard-Arends, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, vol. 1, p. 86.

philosophique, l'ouvrage est moderne en ce qu'il rejoint le principe de l'ouverture de l'étude de l'histoire aux filles.

M^{me} de Genlis abandonne ici le genre de l'abrégé, qu'elle trouve « toujours d'une grande sécheresse » (1), pour offrir une somme des belles actions des grands hommes, présentées dans l'ordre chronologique depuis la création du monde jusqu'à l'époque récente. Dans cette histoire sous contrôle, elle gomme toutes les violences et rejette toute description du vice. Pour donner à ses *Annales* la commodité d'accès des dictionnaires, elle introduit à son tour en fin de volume une longue table des matières alphabétique de 21 pages.

Madame Leprince de Beaumont avait adapté Rollin, M^{lle} d'Espignassy, l'abbé Velly. Madame de Genlis prétend faire une œuvre plus originale, plus personnelle, surtout en tant que femme :

[...] l'auteur ose croire que les mères de famille et les jeunes personnes lui sauront quelque gré d'un travail aussi long, aussi pénible, le fruit de douze ans de lecture, et particulièrement de huit ans de recherches et d'études assidues, dans lesquelles elle n'a été ni aidée, ni secondée par personne ; l'espérance de faire un ouvrage véritablement instructif pour la jeunesse, pouvait seule lui donner le courage d'en concevoir le plan et de l'exécuter ; il est sans doute très imparfait, mais du moins l'auteur a le mérite de l'avoir commencé et continué, dans un âge où communément une femme ne se consacre pas à un genre d'étude aussi laborieux et aussi étendu (2).

La richesse de son information est rendue possible par ses goûts personnels mais aussi par sa position à la cour, qui la met en contact avec des bibliothèques et des sources privilégiées. Comme les érudits, elle appuie les exemples choisis d'un appareil de notes marginales très dense, et les auteurs utilisés sont cités et critiqués. Cette abondance de références a pour objet de prouver l'indispensable solidité intellectuelle du « gouverneur » (3).

(1) Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de Genlis, *Annales de la vertu...*, op. cit., Préface.

(2) *Ibid.*, pp. 9-10.

(3) Sur l'apparat critique envahissant des « historiennes » de ce temps, voir Nicole Pellegrin, « L'histoire et son annotation. La mise en scène des sources par trois historiennes du XVIII^e siècle : Lussan, Thiroux et d'Arconville », in Jean-Claude Arnauld et Sylvie Steinberg (dir.), *Les femmes et l'écriture de l'histoire sous l'Ancien Régime*, colloque de Rouen, mai 2005, Rouen, Presses universitaires de Rouen, sous presse.

Une telle entreprise apparaît bien en effet à ses contemporains comme requérant des qualités masculines. Cet aspect est souligné dans la critique qu'en fait le *Journal encyclopédique* :

[...] que dans un âge et dans un rang où la vanité et le goût des plaisirs commandent tous les mouvements, et obtiennent tous les sacrifices, une femme aimable se consacre à un travail qui exige le courage du savant le plus laborieux et remplisse la tâche pénible d'un citoyen vertueux et zélé, c'est un exemple aussi rare que louable, qu'on n'était pas en droit d'attendre d'un siècle et d'un sexe que l'on accuse de frivolités (1).

En mettant la tradition ancienne de l'histoire exemplaire à la portée de la jeunesse des deux sexes, M^{me} de Genlis renouvelle un genre qui sera très largement répandu pendant près d'un siècle, pour les filles comme pour les garçons. Ainsi, Laurent-Pierre Bérenger (1749-1822) fait paraître en 1783 *La Morale en action, ou élite de faits mémorables et d'anecdotes instructives, propres à faire aimer la vertu & à former les jeunes gens dans l'art de la narration. Ouvrage utile à messieurs les élèves des écoles militaires & des collèges* (2). En présentant, à côté de personnages célèbres, une foule d'anonymes choisis dans les rangs de toute la société, ce professeur de rhétorique se démarque du modèle des jeunes génies ou des étudiants parfaits qu'on publiait depuis le siècle précédent (3) et entend montrer qu'une vie vertueuse est à la portée de tous. La même année, il fait paraître un équivalent de ce livre à l'usage des pensionnats de jeunes personnes, qui sera réédité jusqu'en 1830 (4). La version de l'ouvrage destinée aux jeunes gens connaîtra, elle, des rééditions jusqu'en 1899 (5).

(1) *Journal encyclopédique*, tome LI, janv.-juin 1781 (avril 1781), pp. 41-52, reprint Genève, Slatkine, 1967, p. 305.

(2) Paris, chez Perisse le Jeune, libraire, Pont-Saint-Michel, au soleil d'or, 1787, avec approbation et privilège.

(3) Michèle Sacquin (dir.), *Le printemps des génies. Les enfants prodiges*, Paris, Bibliothèque nationale/Robert Laffont, 1993; voir en particulier les articles de Françoise Waquet, « *Puer doctus*, les enfants savants de la République des lettres », pp. 87-99; Jean-Claude Bonnet, « Les dictionnaires d'enfants célèbres au siècle des Lumières », pp. 113-123; Christian Amalvi, « Les enfants modèles de la République », pp. 209-217.

(4) *Morale chrétienne en action, ou choix d'histoires édifiantes, d'anecdotes, de contes moraux, de dialogues, de lettres, etc.; propres à servir de lectures instructives et amusantes dans les pensionnats de jeunes personnes*. La 1^{re} édition serait de 1783 selon Gustave Vapereau, *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, Hachette, 1876, p. 238. La première que nous avons pu consulter est celle de Lyon, A. Leroy, 1810, 2 vol.

(5) Christian Amalvi, *Répertoire...*, op. cit., p. 33.

Comme tant d'auteurs masculins de livres d'histoire pour la jeunesse, les femmes auteurs présentées ici parcourent donc – à la possible exception de M^{lle} d'Espinassy, sur qui les données biographiques manquent – la trajectoire qui mène de l'enseignement, gagne-pain de personnes instruites qui doivent subvenir à leurs besoins, à la publication des leçons dispensées. Ces femmes participent ainsi, de façon minoritaire certes, à l'expansion de la production imprimée qui marque la fin du XVIII^e siècle. Elles occupent un segment particulier du marché, celui des livres pour les demoiselles, mais certaines, comme M^{lle} d'Espinassy et surtout M^{me} de Genlis, entrent directement en concurrence avec les auteurs masculins en tentant de s'imposer aussi sur le terrain de l'histoire à destination des garçons.

II. APRÈS 1789 : TRADITIONS ET INNOVATIONS

Avec la Révolution s'ouvre un nouveau champ d'expérimentation ; les projets éducatifs se multiplient, en même temps que disparaissent les institutions d'enseignement de l'Ancien Régime. Si les réalisations de la période n'ont pas été durables, elles n'en constituent pas moins des expériences originales qui donnent lieu à des publications pour la jeunesse d'un type nouveau. L'Empire et le début de la Restauration voient le retour aux procédés éprouvés. Mais la véritable nouveauté consiste dans l'esquisse d'une littérature historique destinée aux enfants du peuple, nouveau domaine d'action pour les auteurs féminins.

1. Le passé comme source de l'instruction civique

Au cours des dix années révolutionnaires, le seul domaine où a lieu une réalisation concrète est celui de l'enseignement secondaire masculin, avec la création des écoles centrales en 1795. Un cours d'histoire y est dispensé à des élèves d'au moins seize ans (1).

(1) Philippe Marchand, « L'enseignement secondaire dans le département du Nord au lendemain de la Révolution et la loi de floréal an X », *Annales historiques de la Révolution française*, janv.-mars 1974, n° 215, pp. 235-260, et *L'histoire et la géographie dans l'enseignement secondaire. Textes officiels. Tome 1 : 1795-1914*, Paris, INRP, 2000 ; Marcel Guy, « L'enseignement de l'histoire dans les écoles centrales (an IV-an XII) », *Annales historiques de la Révolution française*, janv.-mars 1981, n° 243, pp. 89-122.

L'éducation élémentaire n'est pas moins essentielle, l'institution scolaire étant vue comme un des vecteurs essentiels de l'enracinement de la citoyenneté. Les tentatives révolutionnaires pour créer un système scolaire national mettent l'accent sur la nécessité impérieuse de produire des livres de classe : ceux-ci auront une destination double, s'adressant à la fois aux filles et aux garçons. En fait d'histoire, la Convention hésite, l'inscrit au programme (pour les deux sexes également), puis la retire (1).

En l'an II, elle met au concours les ouvrages élémentaires qui mériteront d'être primés. Les réponses sont nombreuses, venant de citoyens souvent inconnus. L'histoire ne figure pas parmi les neuf matières retenues pour le concours (2). Le passé est pourtant de première importance pour les révolutionnaires : il faut opposer à l'histoire des rois celle, toute neuve, de la République, qui s'identifie fortement avec le modèle des républiques antiques. Si elle ne figure pas en tant que telle dans la liste des ouvrages attendus, l'histoire n'en est pas totalement absente : elle se retrouve dans la nouvelle rubrique de la morale républicaine, qui impose la notion d'éducation du citoyen et qui doit être illustrée par des annales du civisme puisées dans un passé lointain ou récent.

En l'an II, Louis-Marin Henriquez publie des *Épîtres et évangiles du républicain pour toutes les décades de l'année, à l'usage des jeunes sans-culottes* (3), qui seront couronnées au concours et publiées deux ans plus tard sous le titre de *Morale républicaine en conseils et en exemples pour toutes les décades de l'année, à l'usage des jeunes sans-culottes* (4) L'auteur y célèbre conjointement la mémoire des héros de l'Antiquité, notamment Léonidas, et celle des martyrs de la Révolution. De son côté, Léonard Bourdon (1754-1807), député du Loiret, présente à la Convention, au nom de la section du Comité d'instruction publique chargée de sa rédaction, le *Recueil des*

(1) Annie Bruter, « L'histoire enseignée a-t-elle un genre? Filles et garçons devant l'enseignement historique à l'école primaire selon les textes officiels du XIX^e siècle », in Nicole Pellegrin (dir.), *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, pp. 225-242.

(2) Jean Chassaing et Jean-François Morange, *op. cit.*, p. 111.

(3) Paris, V. Cailleau, an II.

(4) Paris, Cailleau, an III.

actions héroïques et civiques des républicains français (1) Ce *Recueil* est bientôt inscrit au nombre des livres élémentaires obligatoires dans les écoles. Annie Bruter s'est posé la question de savoir dans quelle mesure cet ouvrage proposé aux deux sexes faisait la part des exemples masculins et féminins. Elle a noté qu'un dixième du total de ces actions héroïques étaient accomplies par des femmes, en prise elles aussi avec les événements dramatiques de 1793 (2).

Beaucoup d'ouvrages qui n'ont pas été retenus par le concours de l'an II ont cependant été imprimés. L'ouvrage de Michel Manson sur *Les livres pour l'enfance et la jeunesse sous la Révolution* (3) permet de recenser, pendant cette période, 25 titres consacrés à l'histoire sur 411 au total. Aucun n'est spécifiquement destiné aux filles. La vie des hommes illustres est dominante dans cette production. Les actions des héros de l'Antiquité s'y mêlent aux exploits de héros modernes, vus à travers le prisme de l'idéologie révolutionnaire.

La pédagogie transmise par les manuels révolutionnaires n'est pas acceptée à l'unanimité, loin s'en faut. La législation scolaire révolutionnaire n'a de toute façon été mise en pratique que de façon éphémère : l'État remet le problème de la première éducation aux autorités locales avec la loi Daunou du 25 octobre 1795. Dès le Consulat, la campagne contre l'enseignement républicain est violente et ce qui en reste s'effondre. Le gouvernement de Bonaparte, qui a grand besoin de l'Église, favorise la prise en charge de l'instruction primaire par les Frères des écoles chrétiennes.

2. L'expérience des établissements féminins de la Légion d'honneur

Au niveau secondaire, l'éducation masculine s'organise dès le début du XIX^e siècle, tout d'abord avec la loi Fourcroy qui décide le

(1) Périodique publié par ordre de la Convention, cinq numéros parus, Paris, Imprimerie nationale, an II. Il existe des éditions provinciales, la Convention ayant autorisé les autorités locales à réimprimer l'ouvrage en fonction de leurs besoins. L'édition utilisée ici est l'une de ces éditions provinciales (Nancy, Imprimerie nationale de H. Haener, an III).

(2) Annie Bruter, « L'histoire enseignée a-t-elle... », art. cit.

(3) Paris, INRP, 1989.

remplacement des écoles centrales par les lycées en 1802 (1), ensuite avec la fondation de l'Université en 1806-1808. Si la création de professeurs « spéciaux » pour l'histoire n'intervient que sous la Restauration, en 1818 (2), l'enseignement de cette matière a été dévolu aux professeurs d'humanités des lycées dès la période impériale (3).

L'enseignement secondaire féminin ne sera, lui, pris en charge par l'État qu'à la fin du XIX^e siècle. Mais le silence des textes officiels sur l'éducation secondaire des filles ne signifie pas son absence. Des initiatives laïques et religieuses tentent de créer un enseignement secondaire non classique (c'est-à-dire sans latin), dans lequel l'histoire serait incluse au même titre que d'autres contenus intellectuels.

La pédagogie féminine, sous l'Empire, est marquée par l'expérience de M^{me} Campan, surintendante de la première maison de la Légion d'honneur instituée par Napoléon à Écouen pour les filles de ses militaires. La situation exemplaire de cette maison d'éducation la place sur le devant de la scène. Dans cette institution où les familles des élèves participent très directement au sort du pays, il importe, comme à Saint-Cyr, de développer la fidélité au souverain et l'amour de la patrie. Le projet pédagogique d'Écouen, alors unique institution semi-publique d'enseignement secondaire féminin, prévoit donc un véritable cours d'histoire, en français bien sûr. Il y a là une demande à laquelle répondent des auteurs qui tentent de faire admettre leurs ouvrages par M^{me} Campan à l'aide de dédicaces élogieuses à la fois pour la surintendante et pour Napoléon, ou pour le comte de Lacépède, chargé de veiller à l'installation et à l'organisation des maisons. En 1806, par exemple, une certaine M^{me} Baudin lui dédie ses *Extraits d'histoire et de littérature. Ouvrage utile aux demoiselles* (4). Dans l'avertissement de l'ouvrage, elle se présente comme une « institutrice », qui reprend dans ses *Extraits* les leçons qu'elle a données oralement. Elle part de l'histoire la plus reculée pour arriver jusqu'à l'« époque nouvelle de la Révolution française », ses principales

(1) 1^{er} mai 1802 (11 floréal an X).

(2) Philippe Marchand, *L'histoire et la géographie...*, *op. cit.*, pp. 109-110.

(3) Annie Bruter, « Les créations successives de l'enseignement de l'histoire au cours du premier XIX^e siècle », in Pierre Caspard, Jean-Noël Luc et Philippe Savoie (dir.), *Lycées, lycéens, lycéennes. Deux siècles d'histoire*, Lyon, INRP, 2005, pp. 177-197.

(4) Paris, Imprimerie bibliographique, 1806.

sources étant Bossuet et Anquetil, sans plus de précision. Son ouvrage commence par la description des horreurs de la Révolution, dont la France se relève grâce à Napoléon, présenté comme un héros. Sa flatteuse dédicace et sa position partisane ne parviennent pas à la faire admettre comme maîtresse à Écouen ou à faire accepter son ouvrage dans les listes officielles d'ouvrages retenus pour la célèbre institution. Il sera cependant réédité en 1826 (1).

C'est Mélanie de Boileau (1774-1862) qui est retenue. Issue d'une famille noble ruinée par la Révolution, elle ambitionne dès 1807 le poste de maîtresse d'histoire dans l'une des maisons d'éducation de la Légion d'honneur, faisant état d'une connaissance en cette matière exceptionnelle chez une femme (2), et appuie sa requête au comte de Lacépède par la présentation du manuscrit de son *Cours élémentaire d'histoire universelle rédigé sur un nouveau plan, ou lettres de Madame d'Ivry à sa fille* (3). Celui-ci comporte quatre volumes consacrés à l'histoire ancienne, six à l'histoire moderne, et se prolonge jusqu'à la période napoléonienne. Pour qu'il soit plus accessible aux élèves, selon le principe de l'« instruction agréable » en vogue depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'auteur lui a donné le cadre d'une correspondance entre une jeune fille de seize ans et sa mère qui tâche de lui transmettre sa connaissance de l'histoire (rappelons que c'est l'âge qui avait été prescrit pour l'enseignement de l'histoire dans les écoles centrales). L'élève doit apprendre les faits par cœur avant d'en dégager les leçons morales. Le programme proposé s'étend sur deux ans. M^{lle} de Boileau affirme avoir consulté et suivi les meilleurs auteurs, et vouloir donner à ses élèves le sens des événements historiques sans s'en tenir aux actions vertueuses comme M^{me} de Genlis, même si elle a « soigneusement écarté tout ce qui peut altérer l'innocente candeur des plus aimables âges ». Parmi ses conseils de lecture, elle recommande pourtant les *Annales de la vertu* et rejette l'*Essai sur l'histoire générale des mœurs et de l'esprit des nations* de Voltaire, marquant elle aussi sa position par rapport au parti de la religion et à celui des philosophes. L'ouvrage, très apprécié de M^{me} Campan, est

(1) Paris, Rusand.

(2) Lettre reproduite dans la biographie qu'Antoinette Bout fait de l'institutrice dans sa brochure *Une Abbeilloise célèbre. M^{lle} Mélanie de Boileau, dame de la Légion d'honneur et publiciste, sa famille, sa vie, ses oeuvres...*, Abbeville, F. Paillart, 1905 (extrait du *Bulletin de la Société d'émulation d'Abbeville*, 1904).

(3) Paris, Dentu, 1809, 10 vol. avec 3 cartes.

admis en 1809 à Écouen, faisant de son auteur la seule femme parmi ceux de la liste des livres d'éducation autorisés dans la maison impériale. Sous l'Empire, il circulera en Europe dans les cours napoléoniennes autour des anciennes élèves de M^{me} Campan, devenues les ambassadrices de son système d'enseignement.

Le 5 janvier 1811, Lacépède annonce à M^{lle} de Boileau sa nomination de dame de deuxième classe, spécialement chargée de l'enseignement de l'histoire dans la maison d'Écouen (1). Cette création du premier poste de professeur d'histoire dans une école de filles anticipe les professeurs spéciaux créés pour les garçons en 1818. Mais Mélanie de Boileau perd sa situation au moment de la dissolution de l'institution entraînée par la chute de l'empereur (la maison d'Écouen est désormais réunie à celle de Saint-Denis, seconde maison de la Légion d'honneur créée sous l'Empire), car elle n'est pas retenue parmi les maîtresses reprises à Saint-Denis. Son *Histoire universelle*, trop marquée par la période napoléonienne, ne connaît pas de réédition. En 1820, elle commence à publier un *Atlas chronologique et littéraire* qui doit se composer de 32 tableaux synoptiques dont le principe est de rassembler l'essentiel d'un règne ou d'une période. Elle parvient à en faire acheter deux par la maison de Saint-Denis – où, par ailleurs, l'histoire de l'enseignement historique reste à faire.

3. Les biographies exemplaires, ou l'affirmation d'une approche sexuée du passé

Dans les premières décennies du XIX^e siècle, l'absence d'ouvrages d'histoire pour les débutants est compensée par une véritable explosion du nombre de « biographies exemplaires » mises à la portée de la jeunesse. À l'approche historique s'ajoute l'édification morale et religieuse, mais aussi l'éducation patriotique et politique.

Les biographies, lorsqu'elles sont collectives, se répartissent souvent par profession : les ministres, les soldats et marins, les magistrats, les artistes, les ecclésiastiques, etc. Cette littérature, qui sous l'Empire encense Napoléon, fait par la suite l'éloge des serviteurs du trône res-

(1) Voir Isabelle Havelange, « Le destin de Mélanie de Boileau (1774-1862), "maîtresse d'histoire" à Écouen », in Nicole Pellegrin (dir.), *Histoires d'historiennes*, op. cit., pp. 243-263.

tauré et de l'autel (1). On assiste, par exemple, à la réédition des biographies consacrées par Guyard de Berville au chevalier Bayard et à Du Guesclin (2) : destinées sous l'Ancien Régime à la formation des jeunes aristocrates, on les retrouve, depuis la Restauration et jusqu'à la fin du XIX^e siècle (3), dans des maisons confessionnelles qui tiennent à démontrer aux enfants de la bourgeoisie et du peuple que la Révolution et l'Empire n'ont pas eu le monopole de la bravoure militaire. Par ailleurs, les recueils d'exemples édifiants pris dans l'histoire du clergé de France ou parmi les belles actions des Bourbons qu'écrivit Édouard Hocquart sous la Restauration voient leurs rééditions se multiplier pendant la première moitié du XIX^e siècle (4). Citons un troisième cas avec Antoine de Saint-Gervais (5) qui, en habile compilateur, manifeste une parfaite souplesse face aux régimes successifs : il publie sous l'Empire *Le jeune âge de Napoléon, ou traits caractéristiques des premières années de ce grand homme* (6), puis, en 1815, *Le jeune âge des Bourbons, ou anecdotes remarquables de leur enfance, depuis Henri IV jusqu'à nos jours* (7).

(1) Sur l'opposition entre l'éloge des martyrs de la liberté et l'apologie des serviteurs de la monarchie, voir Christian Amalvi, « Les personnages exemplaires du passé proposés à l'admiration de la jeunesse dans les livres de lecture et de prix de 1814 à 1914 », in Ségolène Le Men et Jean Glénisson (dir.), *Le Livre d'enfance et de jeunesse en France*, Bordeaux, Société des Bibliophiles de Guyenne, 1994, p. 243.

(2) Guillaume-François Guyard de Berville, *Histoire de Pierre Terrail, dit le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche*, Paris, Ménard et Desenne, 1816 (le catalogue Opale-Plus en mentionne trois éditions sous l'Ancien Régime : Paris, P.-L. Giffart, 1760 ; Paris, H.-C. de Hansy, 1767 ; Paris, H.-C. de Hansy, 1768) ; du même auteur, *Histoire de Bertrand Du Guesclin, comte de Longueville, connétable de France*, Lyon, Vve Buynand, née Bruyset, 1817, 2 vol. (deux éditions avant 1789 sur le catalogue Opale-Plus : Paris, de Hansy, 1767 ; Paris, de Hansy le jeune, 1772). Ces deux ouvrages connaîtront un grand nombre de rééditions au XIX^e siècle. Sur Guyard de Berville (1697-1770), voir Christian Amalvi, *Répertoire des auteurs...*, op. cit., pp. 138-139.

(3) Un ouvrage intitulé *Les Prouesses de Du Guesclin, d'après Guyard de Berville et les documents historiques les plus récents*, par Léon de Mesnay, paraît encore en 1903 chez E. Ardant à Limoges.

(4) Édouard Auguste-Patrice Hocquart, *Le clergé de France, ou beaux exemples de vertus chrétiennes données par des ecclésiastiques depuis le milieu du siècle dernier*, Paris, A. Hocquart, 1821 ; du même, *Premières leçons d'histoire de Dieuonné, ou recueil des traits de bonté ou d'héroïsme des princes et princesses de la famille des Bourbons*, Paris, Hocquart, 1821. É. Hocquart est dessinateur et compilateur (1789 - c. 1864) : cf. Christian Amalvi, *Répertoire des auteurs...*, op. cit., pp. 138-139.

(5) A. Antoine, dit de Saint-Gervais (1776-1836), compilateur de textes édifiants, de récits maritimes et de récits historiques pour la jeunesse : cf. Christian Amalvi, *Répertoire des auteurs...*, op. cit., pp. 17-18.

(6) Paris, F. Denn, s.d.

(7) Paris, A. Eymery, 1815.

Ces biographies exemplaires, jusque-là principalement destinées aux garçons, se multiplient aussi à l'usage des filles, désormais présentes sur la scène de l'instruction historique. Leurs auteurs, en y mettant en scène des saintes, des reines, des femmes de lettres ou de sciences, rejoignent un autre courant, celui d'une « histoire des femmes » qui se développe par ailleurs (1). Douze titres ont été repérés dans les trente premières années du XIX^e siècle. L'un est dû à un auteur anonyme, sept ouvrages ont été signés par des hommes et quatre par des femmes : parmi ces derniers, trois sont de M^{me} de Renneville, la probable gouvernante des enfants de la comtesse Waleswka (2), le quatrième est de M^{me} Dufrenoy. Cette dernière, femme de lettres pourvue d'une pension impériale, explique avoir été sollicitée par l'éditeur Eymery (1774-1854, l'un des nouveaux « libraires d'éducation ») pour écrire l'équivalent féminin de la *Biographie des jeunes gens* qu'il avait publiée en 1813 (3) : ce sera la *Biographie des jeunes demoiselles, ou Vies des femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours*, parue en 1816 et composée d'histoires de reines et de saintes (4). On peut également penser, du fait de la date de publication de l'ouvrage, que le versement de la pension de M^{me} Dufrenoy avait été suspendu avec la restauration de la monarchie, l'obligeant à tirer des ressources de sa plume.

À l'instar de l'éditeur Eymery, plusieurs auteurs ayant écrit un répertoire de biographies féminines l'ont fait précéder ou suivre d'une version masculine (5). L'exemple de Pierre Blanchard (1772-

(1) Isabelle Ernot voit dans cette multiplication le début de l'histoire des femmes : « Masculin/féminin dans les dictionnaires et recueils de biographies féminines (début XIX^e siècle-années 1860) », in Nicole Pellegrin (éd.), *Histoires d'historiennes...*, op. cit., pp. 67-84.

(2) Sophie Senneterre de Renneville (1772-1822) est issue d'une famille noble et commence à écrire lorsque sa famille se trouve ruinée par la Révolution. C'est dans la préface d'un de ses ouvrages (*La mère gouvernante*, Paris, 1812), qu'elle se présente comme la gouvernante des enfants de la comtesse Waleswka (piste qu'il serait intéressant de poursuivre). Son œuvre abondante, presque exclusivement consacrée à l'instruction et à l'amusement des enfants, comprend essentiellement des ouvrages de fiction à côté de ses biographies historiques : une cinquantaine de titres paraissent entre 1806 et 1822, dont bon nombre seront réédités jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

(3) Alphonse de Beauchamp, *Biographie des jeunes gens, ou Vies des grands hommes*, Paris, A. Eymery, 1813, 3 vol.

(4) Paris, A. Eymery, 1816, 2 vol.

(5) Nougaret, dans la préface de son *Histoire des jeunes personnes...*, explique que l'idée de faire un répertoire pour jeunes filles lui a été dictée par le succès des

1856) qui, d'auteur, se fait bientôt libraire-éditeur pour la jeunesse, illustre cette évolution : après l'accueil flatteur réservé par le public à son *Plutarque de la jeunesse* (1) et à son *Modèle des enfants* (2), il écrit et publie lui-même en 1811 un *Modèle des jeunes personnes* (3) qui, en 1836, en est à sa quatorzième édition. Comme Bérenger avant la Révolution, il illustre le souci de présenter, non plus de grands personnages, mais des modèles plus accessibles : à l'exception de rares exemples puisés dans les familles royales ou l'aristocratie, il met en scène tout un petit monde de rosières, d'orphelines, de nourrices et de servantes, dont le vertueux profil cautionne l'image paternaliste et rassurante que voulaient se faire du peuple les classes plus favorisées.

Ce dédoublement de « genre » d'un même ouvrage met en relief les qualités différentes requises chez les filles et chez les garçons. Sans surprise, les vertus mises en évidence pour les demoiselles sont la douceur, la constance, la chasteté, la piété, la grandeur d'âme, la soumission ou la mortification. La majorité des modèles offerts orientent directement vers le dévouement conjugal ou maternel. Du côté masculin sont exaltés le bon usage de l'autorité, la bravoure bien entendue, le patriotisme, la fidélité au souverain, la lutte contre les passions (la continence, par exemple, est beaucoup plus souvent citée que chez les femmes, dont elle est supposée être un trait distinctif « naturel »). Reconnaissance et encouragement du génie ne se conçoivent que chez les garçons. Chez les filles, on tente plutôt d'étouffer toute tentative de développer dans un quelconque domaine des capacités qui pourraient nuire à l'exercice de leurs « devoirs essentiels ».

Tout au long du XIX^e et encore au début du XX^e siècle, les éditeurs continueront à illustrer le thème de la jeunesse des grands hommes,

Enfants célèbres qu'il venait de publier peu auparavant. La première édition qu'en possède la Bibliothèque nationale de France date de 1810. L'abbé Guy-Toussaint-Julien Carron (1760-1821), auteur de *Trois héroïnes chrétiennes* (dont une première édition, parue en 1782, a été notablement enrichie depuis), écrit un équivalent masculin avec ses *Écoliers vertueux*. Le *Copac Academic & National Library Catalogue* en signale une édition londonienne de 1811, conservée à la *Bodleian Library* à Oxford.

(1) Pierre Blanchard, *Le Plutarque de la jeunesse, ou Abrégé des vies des plus grands hommes de toutes les nations...*, 2^e éd. Paris, Le Prieur, an XII-1804, 4 vol.

(2) 10^e édition en 1823.

(3) Pierre Blanchard, *Modèles des jeunes personnes, ou traits remarquables, actions vertueuses, exemples de bonne conduite, et morceaux extraits des meilleurs écrivains qui se sont occupés de l'éducation des filles*, Paris, P. Blanchard et C^{ie}, 1811.

ou celui des femmes et des enfants célèbres. Donnés en cadeau ou en livres de prix, leurs ouvrages transmettent un message social qui accompagne et complète l'apport de l'histoire enseignée à l'école.

4. Des lectures pour le peuple ?

Au début du XIX^e siècle, l'enseignement primaire, malgré les intentions des autorités civiles et religieuses, reste inorganisé et inégalement réparti. Les ordonnances royales de la Restauration ne sont pas suivies d'effet coercitif et des milliers de communes sont encore sans école. En 1815 pourtant, la création de la Société pour l'enseignement élémentaire imprime une impulsion importante au mouvement en faveur de l'instruction populaire. Non contente de fonder des écoles, la Société se préoccupe très tôt de faire écrire des ouvrages qui entretiendront et élargiront les connaissances acquises pendant la scolarité et forme dès 1818 une « commission spéciale » chargée de recueillir les livres qui lui paraissent utiles (1). L'histoire fait d'emblée partie des matières qu'elle souhaite populariser : en 1818, Marc-Antoine Jullien place des *Éléments d'histoire nationale* (2), ainsi que des *Traits détachés tirés de l'histoire de France* « pour faire connaître et imiter les hommes vertueux ou célèbres par de bonnes actions, dont notre patrie peut s'honorer » (3), parmi les trente et un « livres élémentaires de première nécessité » à écrire. Il est remarquable que les deux ouvrages historiques que la Société a couronnés au début du XIX^e siècle aient été écrits par des femmes.

Le premier figure dès l'année suivante dans la liste des ouvrages patronnés par la Société (4) : c'est une *Histoire mise à la portée des enfants* (5) adaptée d'un ouvrage de l'allemand Bredow (6), confor-

(1) « Compte rendu des travaux de la société, du 28 février 1818 au 28 avril 1819, par M. le baron de Gérando », *Journal d'éducation*, t. 8, pp. 24-25.

(2) Marc-Antoine Jullien, « Rapport fait [...] au nom d'une commission spéciale pour les livres élémentaires (séance du 14 octobre 1818) », *Journal d'éducation*, t. VII, pp. 158-192.

(3) *Ibid.*, p. 181.

(4) *Journal d'éducation*, t. 9, p. 8.

(5) *L'histoire mise à la portée des enfants, contenant ce qu'ils doivent connaître de l'histoire ancienne, de celle des Romains et du Bas-Empire, précédée d'une introduction à l'étude de l'histoire et suivie d'un précis sur les Arabes*, Paris, L. Colas, 1819, 3 vol.

(6) L'auteur se base, selon sa préface, sur un ouvrage de Gottfried Gabriel Bredow qu'elle aurait été la première à adapter en français : « Cet ouvrage, générale-

mément à la demande de Jullien, qui souhaitait dans son rapport que fussent traduits en français certains des « meilleurs livres allemands composés pour l'enfance et la jeunesse, et pour les classes pauvres » (1). L'auteur en est la baronne de Guimps, ignorée des biographes. Le livre, inspiré par l'éducation de son fils, est destiné à l'éducation de tous, filles et garçons. C'est donc cette fois à une mère de famille que la demande d'instruction historique ouvre le champ de l'imprimé.

La seconde, Laure de Saint-Ouen (2), est plus connue: son *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours* a été l'un des *best-sellers* de l'édition française au XIX^e siècle (3). L'ouvrage, couronné en 1827 au concours établi par la Société de l'instruction élémentaire pour stimuler la production des livres à destination du peuple, reprend une formule éditoriale ancienne, celle des abrégés d'histoire de l'Ancien Régime ornés de portraits de roi en médaillon, et la modernise. Il est racheté en 1832 par le libraire Louis Hachette, à qui il rapportera des sommes énormes: le chiffre des ventes cumulées atteindra 2 200 000 d'exemplaires en 1880 (4).

Madame de Saint-Ouen n'est pas une inconnue pour la Société de l'instruction élémentaire. Dès octobre 1821, un rapport sur l'enseignement « de la géographie, de l'histoire et de la chronologie » publié dans le *Journal d'éducation* que fait paraître la Société avait mentionné, à propos de l'utilisation des « médailles historiques », un

ment adopté en Allemagne, était à sa troisième édition lorsque j'eus l'idée d'en faire un semblable en français » (préface, p. II). Le titre allemand est *Umständlichere Erzählung der merkwürdigen Begebenheiten aus der allgemeinen Weltgeschichte, für den ersten Unterricht in der Geschichte*. Altona, J. F. Hammerich, 1819 (*Récit détaillé des principaux événements du monde, pour servir à l'enseignement de cette science, particulièrement dans les écoles*).

(1) Marc-Antoine Jullien, « Rapport... », art. cit., p. 165.

(2) Née Jeanne Mathurine Punctis de Boën, elle épouse le 4 thermidor an VII un notable, Charles-Marie-Xavier Urguet de Saint-Ouen. Elle emprunte le prénom de Laure pour signer ses écrits. Voir Jean-François Michel, « Madame Laure de Saint-Ouen, première historienne pour les écoliers de France (1779-1838) », *Mémoires de l'Académie Stanislas* (Nancy), année 1991-1992, 8^e série, t. VI, pp. 292-307.

(3) Martyn Lyons, *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*. Paris, Promodis/Éditions du Cercle de la librairie, 1987, pp. 89-97.

(4) Yves Mollier, *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, Paris, Arthème Fayard, 1999, p. 169.

tableau « envoyé du Bas-Rhin par une dame qui a voulu garder l'anonyme (*sic*) » : « Ce morceau dessiné par une mère de famille a été singulièrement accueilli dans une séance de la société ; il embrassait la suite entière de nos rois de la troisième race » (1). Le même organe a ensuite fait paraître, en 1822, un rapport élogieux sur des *Tableaux mnémoniques de l'histoire de France... accompagnés d'un Abrégé de l'histoire de France, mis en rapport avec les tableaux*, publiés anonymement (2). En 1826, un nouveau compte rendu du *Journal d'éducation* distingue à nouveau les *Tableaux mnémoniques de l'histoire de France*, cette fois explicitement attribués à Laure de Saint-Ouen. Celle-ci serait donc un autre exemple de passage d'un travail historique du cadre familial à celui de l'édition. Membre d'une famille ralliée à la cause de l'instruction populaire, elle est à situer, comme la baronne de Guimps, dans le cadre de l'action philanthropique qui pousse alors de nombreux membres des classes aisées à contribuer financièrement et intellectuellement à l'éducation du peuple. Mais elle a, contrairement à la baronne (3), persévéré dans la carrière des lettres, publiant notamment d'autres livres d'histoire pour la jeunesse, surtout après 1830 (4).

*

* *

À côté des classiques de collèges s'est développée, depuis le milieu du XVIII^e siècle, une littérature destinée à la jeunesse offrant des ouvrages destinés à toutes les formes d'éducation, masculine et féminine. Ils marquent l'importance de l'action individuelle parmi les initiatives diverses qui, depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, ont préparé la constitution d'un enseignement historique.

(1) *Journal d'éducation*, t. 13, pp. 167-168.

(2) M^{me} de *** [M^{me} de Saint-Ouen], *Tableaux mnémoniques de l'histoire de France, composés de médaillons chronologiques contenant le portrait de chaque Roi et les principaux événements de son règne... accompagnés d'un abrégé de l'histoire de France, mis en rapport avec les tableaux*, Paris, L. Colas, 1822.

(3) L'ouvrage de celle-ci n'a connu qu'une seule édition. Le seul autre livre de M^{me} de Guimps mentionné au catalogue Opale-Plus est une traduction du *Léonard et Gertrude* de Pestalozzi, parue chez J.-J. Paschoud, à Genève, en 1827.

(4) En dehors de ses *Tableaux mnémoniques* et de son *Histoire de France*, elle fait aussi paraître, avant 1830, des *Tableaux historiques des peuples modernes européens, composés de médaillons renfermant le portrait de chaque prince... accompagnés d'un texte explicatif...*, Paris, J. Carez, 1825, et des *Œuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne... Précédées d'une notice historique*, même éditeur et même date.

Dans ces ouvrages, la conscience historique apparaît labile, oscillant entre une conception des leçons de l'histoire limitée au tableau des vertus et des vices et une autre qui propose une mise en ordre du passé portant l'intelligence du devenir. Ils participent ainsi à l'élaboration d'une nouvelle façon d'appréhender, de lire et d'étudier l'histoire.

Les ouvrages écrits pour les demoiselles, ainsi que ceux explicitement destinés aux deux sexes, n'avaient pas été étudiés jusqu'ici comme des ensembles cohérents face aux livres écrits pour les seuls garçons. Ils font apparaître la place tenue par les femmes dans l'élaboration d'une littérature historique pour la jeunesse. La plupart des auteurs féminins suivent une trajectoire semblable à celle de leurs confrères masculins que le manque de ressources conduit à essayer de vivre de leur plume. Mais on voit aussi émerger des représentantes du courant philanthropique qui porte, par ailleurs, des membres de la haute société à s'investir dans l'éducation de la « seconde enfance » au début du XIX^e siècle (1).

L'ensemble des ouvrages étudiés met ainsi en évidence la place des femmes en tant qu'actrices dans une pédagogie de l'histoire encore informelle, où le partage entre filles et garçons tient moins à la matière enseignée qu'au cadre dans lequel cet enseignement est dispensé, puisque les filles ne bénéficient pas de l'étude des langues anciennes qui prolonge et consolide l'initiation historique des garçons en l'ancrant dans une connaissance plus intime de l'Antiquité.

Isabelle HAVELANGE
IHMC, CNRS

(1) Jean-Noël Luc, *L'Invention du jeune enfant au XIX^e siècle. De la salle d'asile à l'école maternelle*, Paris, Belin, 1997.